

## **Le feu follet**

L'homme a toujours été fasciné et attiré par le feu, alors que les animaux, certainement moins stupides, l'ont toujours fuit. Il aime sa lumière et sa chaleur. Il les recherche jusqu'à l'explosion. Il ne rêve que de domestiquer cette flamme, qu'elle provienne d'une modeste bougie ou de l'impétueuse foudre. Il en fabrique des armes. Il est en perpétuelle admiration devant toutes ses facettes. La nuit, il remplace le puissant soleil par autant d'étoiles brillant au sein des villes de mille feux, n'étant cependant que le pâle reflet de la clarté céleste.

Les aurores boréales l'ensorcellent, les jeux de lumières l'enchantent. Les feux d'artifices concluent les plus belles fêtes. Gaspard n'était pas différent du commun des mortels.

Il habitait une large ferme trapue sur les hauteurs du fond de la vallée. Une de ces fermes typiquement Vosgienne, avec sa porte arrondie s'ouvrant sur l'ancienne écurie, un grand bassin où coulait une eau claire et glacée même pendant les mois les plus chauds de l'été. Le toit semblait posé par terre, à peine pentu. Une rangée de minuscules fenêtres ne laissaient entrer qu'un mince filet de lumière dans des petites chambres fraîches. Seule la pièce à vivre, simplement meublée d'une table, d'un vaisselier et d'un fourneau brûlant, procurait une chaleur accablante même au cœur de l'hiver le plus glacial.

Il y avait un petit jardin en contre bas où Gaspard cultivait ses repas quotidiens.

Ce n'était pas un mauvais bougre. Toujours le cœur sur la main, prêt à rendre service. Il était employé aux services municipaux. Titre pompeux pour expliquer qu'il était le cantonnier de la commune.

Il aurait pu traverser ainsi une vie bien agréable toute modeste qu'elle soit. Le bonheur ne se repose pas uniquement dans les grands salons aux tapis épais et aux murs couverts de tableaux. Seulement Gaspard, comme le commun des mortels, avait la passion du feu. Il n'y avait pas de cheminée à la ferme. Les anciens, dont le bon sens n'est plus à vanter, craignaient sûrement l'incendie. Parfois il lui arrivait d'ouvrir la petite porte en fonte du fourneau pour voir les bûches s'embraser. Quand il nettoyait les abords de la route communale, il restait pétrifié pendant des heures devant le feu de broussailles qui crépitait ardemment et envoyait tant et tant de flammèches dans les airs.

Les nuits d'orage, il le levait. Assis sur le banc de pierre posé devant la façade de la ferme, il contemplait le spectacle des cieux foudroyant la terre dans un vacarme à faire réveiller les morts.

Un Dimanche qu'il se promenait dans la forêt sans suivre obligatoirement les sentiers et les chemins tout tracés, il remarqua à la nuit tombée une lueur étrange dans les herbes sèches d'Octobre.

On trouve dans les clairières qui ponctuent l'épaisse forêt Vosgienne des landes

d'herbes folles, ramassées en touffes, les pieds dans l'eau, du moins une humidité poisseuse et mouvante. Ces sont les tourbières. La végétation y est en décomposition, formant un humus riche en minéraux et d'où s'échappent des gaz provoqués par le pourrissement. Parfois ces émanations de méthane s'enflamment. Des lueurs féériques surgissent alors au milieu de la lande. Tout cela, la science l'explique fort simplement. Gaspard ne connaissait rien d'autre à la science que l'eau qui bout à quatre vingt dix degrés et encore, il ne se doutait pas qu'au sommet des montagnes l'ébullition commençait dix degrés plus tièdes.

En revanche, il était pétrit de légendes populaires, de ces contes fantastiques qu'on raconte aux enfants pour leur faire peur, afin qu'ils ne se précipitent pas au devant des pires dangers. Pourquoi cette vieille légende des feu follets lui revint en mémoire au moment où il apercevait ces étranges lueurs qui tremblaient dans les herbes folles?

L'histoire racontait qu'un mendiant que tous rejetaient, qui vivait solitaire au fond des bois, dormant dans le creux des arbres morts, se nourrissant que de baies et d'oiseaux braconnés, un moins que rien, un paria, ce même misérable vint à rencontrer une de ces lueurs féériques un soir à la tombée de la nuit. Il n'eut pas peur, s'avança, se pencha sur la flamme sans combustible et la prit dans ses mains. Elle ne brûlait pas ses doigts. Il ressentait juste une douce chaleur dans ses membres tordus par les nombreux rhumatismes de ceux qui vivent dehors. Cette chaleur s'empara de lui tout entier. Réchauffa son cœur solitaire, calma ses angoisses, ses peurs, raviva ses muscles trop tôt vieilliss. Et lui porta chance. Il trouva par on ne sait quel hasard un billet de loterie gagnant. Il s'habilla chez le meilleur tailleur de la préfecture, puis s'en alla dans la grande ville, celle dont les lueurs ne s'éteignent jamais. Quand il revint, on le nomma l'Etranger. Personne ne le reconnut à part quelques animaux de la forêt mais ceux-ci ne peuvent causer au bistrot du coin. Tout le monde sait bien que les renards et les corneilles n'aiment pas fréquenter les cafés. Trop de monde, de fumée, de bruits, trop de commérages.

On dit tant et tant de choses sur l'Etranger. Tout autant que sur le mendiant qui vivait dans la forêt quelques années auparavant. Tout autant de mensonges que d'inventions. Mais cette fois, on ne riait plus de lui. On disait qu'il avait fait construire un immense château au fond de la vallée. Que les jardins étaient arrosés d'une fontaine qui jaillissait des entrailles de la terre, l'eau y était chaude au pire de l'hiver. Les biches et les daims déambulaient dans l'immense parc. Une grille infranchissable condamnait toute cette beauté. On racontait qu'il organisait des bals chaque soir, invitant des rois et des princes escortés des plus belles femmes du monde, des princesses couvertes de diamants.

Les mets qu'il dégustait étaient les plus fins, venus du monde entier. On racontait aussi qu'un jour un maharadja était venu à dos d'éléphant, qu'un prince du désert était accompagné de deux tigres jumeaux. Sa générosité n'était égalée que par les cadeaux que ses hôtes lui faisaient.

On disait beaucoup de choses. Pas toujours réelles comme on disait beaucoup de menteries lorsqu'il était un vulgaire vagabond.

Gaspard connaissait cette légende à cela près qu'il la croyait vraie, à l'image de ses acteurs qui étaient persuadés de tout ce qui se racontait sur le mystérieux Etranger.

Le jour déclinait enveloppant l'astre dans de tendres brumes comme on met un bonnet de nuit avant de s'endormir. Gaspard, intrigué, s'avavançait vers les lueurs qui chancelaient parmi les imposantes touffes d'herbe sèche. Ses bottes provoquaient des bruits de succion lorsqu'elles s'enfonçaient dans le terreau gorgé d'eau. Bientôt il fut au milieu de la tourbière. Des lueurs s'allumaient partout autour de lui, comme des centaines de cierges qu'on aurait allumé un quinze août dans la grande église. Elles étaient les sirènes qui l'ensorcelaient. Il était émerveillé, tendant la main pour saisir le feu qui lui échappait constamment. Son pied glissa davantage, le déséquilibrant. Chaque pas qu'il effectuait l'enfonçait davantage dans le marécage. Il ne put bientôt plus se tenir immobile. La terre semblait vouloir l'engloutir, ogre d'humus et de fougères. Il marchait lentement, allongeant démesurément le pas comme si ses larges enjambées l'empêchaient de trop s'enfoncer. Mais malgré ses précautions, s'aidant des bras pour garder un équilibre précaire, sa progression devenait de plus en plus hasardeuse. Le danger imminent sembla le sortir de ses rêveries nourries par des contes et des légendes séculaires. Plus aucun feu-follet ne brillait dans la nuit venue. Juste une lande de tourbe. La cime des sapins découpant un horizon plus sombre sur le ciel encore bleu nuit. Il s'affala une nouvelle fois, respirant les fortes odeurs de décomposition avancée de cette terre mouvante, vivante. Ce n'était plus un sol, pas encore un étang. La terre bougeait sous ses pas de plus en plus hésitants. Une angoisse le prit. Et s'il ne s'en sortait pas. Il comprit alors le piège lorsque celui-ci se refermait définitivement sur lui.

Il n'y aurait pas de fortune, pas plus de gloire. Il n'y aurait que son lent engloutissement dans les entrailles de cette tourbière mangeuse d'hommes, dévoreuse de leurs ambitions démesurées. Il lui semblait arracher la moitié de la terre à chaque pas. Le sol moelleux aspirait ses bottes. Il continua nu pieds. Il n'était plus qu'à quelques mètres de la lisière. Une branche pendante l'aiderait à s'en sortir. Encore deux pas et tout cela ne serait qu'un lointain souvenir auquel il songerait plus tard, chaudement assis devant la cheminée et plus jamais, il le jurait, il ne s'aventurerait au devant de lumières tentatrices.

Le premier pas lui demanda toute son énergie. L'espoir grandissait aux côtés d'une angoisse qui l'enveloppait de frissons. L'ultime enjambée ne vint jamais. Il resta pétrifié, ne pouvant plus avancer, ses bras brassant l'air dans une nage aérienne immobile. La lune sortit au dessus de la cime des sapins, éclairant une nuit d'encre. Pas un bruit, juste quelques bulles qui éclataient au bord de la tourbière.

Quelques jours plus tard, un groupe de randonneurs dont la moyenne d'âge cano-nique n'empêchait pas d'avancer d'un bon pas remarqua un chapeau oublié à l'orée de cette clairière fatale.